

Le Libertaire

HEBDOMADAIRE

La Morale est une collection de préjugés.

A. RETTE.

ABONNEMENT POUR LA FRANCE

Un an	6 fr. >
Six mois	3 fr. "
Trois mois	1 fr. 50

ADMINISTRATION ET REDACTION

PARIS — 15, rue d'Orsel, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne le journal

à Louis MATHA, ADMINISTRATEUR.

ABONNEMENT POUR L'EXTÉRIEUR

Un an	8 fr.
Six mois	4 fr.
Trois mois	3 fr.

CLÉRICALISME MACONNIQUE

Le cléricalisme étant la confusion du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel, j'ai démontré, à l'aide d'exemples historiques, que l'Eglise catholique était fatallement clérical.

Il en est de même de toutes les Eglises, qui, agissant sur le pouvoir temporel, pour lui imposer leurs doctrines, visent ainsi à l'institution d'un cléricalisme.

La Franc-Maçonnerie, qui est une Eglise, ayant ses dogmes et ses prêtres, ses rites et ses édifices spéciaux, est également clérical ; elle a une doctrine spirituelle, la doctrine laïque et scientifique, et le régime intellectuel dont j'ai déjà parlé, c'est l'application de cette doctrine, le gouvernement des médecins, bacheliers, licenciés, etc., c'est l'application du cléricalisme maçonnique.

Si le rôle de l'Eglise romaine est de soutenir les priviléges sociaux et les formes d'autorité qui en découlent, si le catholicisme a été tout à tour féodal et capitaliste, monarchique et républicain, la Maçonnerie s'est ralliée à toutes les formes de gouvernement : jacobine sous la Révolution, impérialiste sous Bonaparte, elle devint monarchiste sous la Restauration, libérale sous Louis-Philippe, républicaine sous la deuxième République, elle redevint impérialiste avec Badinguet — qui était un F. — et fut de nouveau républicaine après le 4 septembre.

Si le cléricalisme catholique exprime les formes politiques de l'aristocratie (monarchisme) et de la classe moyenne (nationalisme), le cléricalisme maçonnique est l'expression politique de la bourgeoisie financière et du capitalisme industriel et commercial ; si le cléricalisme catholique tente d'agir sur le prolétariat au moyen de certaines doctrines (démocratie chrétienne, catholicisme social), le cléricalisme maçonnique veut accaparer la classe ouvrière par une autre doctrine (socialisme réformiste).

La lutte de l'Eglise et de la Franc-Maçonnerie, c'est la lutte de deux fractions de la bourgeoisie se disputant le pouvoir pour la défense de leurs intérêts, mais qui, le cas échéant, sauraient s'unir contre le prolétariat s'il menaçait trop leurs priviléges.

Sous le régime de Casimir Périer et Du-puy, défenseurs de la croix et chevaliers du triangle marchèrent dans l'accord le plus parfait, contre les révolutionnaires ; les FF. : Reinach et Spuller votèrent les lois scélérates, avec Lerolle et G. Berry ; les blasphemés très chrétiens de la droite formaient, avec un nombre respectable de FF. : la majorité du gouvernement de défense sociale de l'époque, lequel avait un certain nombre de membres affiliés aux Loges du Grand-Orient.

On a oublié tout cela, à présent que l'affaire Dreyfus a mis de nouveau aux prises, les deux fractions rivales de la bourgeoisie ; les prolétaires, à la remorque des socialistes réformistes, mangent du moine et du curé ; ils ne voient pas qu'ils préparent ainsi leur exploitation, par des savants à la science plus ou moins douteuse, des ratés de toutes conditions, désireux d'arriver contre ce coûte, et qui ne sont que les agents de la finance et du commerce, les instruments de la domination maçonnique.

L'anticléricalisme des maçons, c'est la lutte contre le cléricalisme romain, pour aboutir à l'affirmation d'un cléricalisme laïque, la guerre faite à l'enseignement congréganiste, n'est qu'un prétexte pour monopoliser, par l'état, l'instruction et l'éducation, et permettre à la caste marchande, d'imposer ses dogmes scientifiques et patriotes.

D'ailleurs, la Franc-Maçonnerie n'est pas adverse de l'Eglise jusqu'à vouloir le substituer entièrement à elle, elle sait qu'elle doit compter avec le sentiment religieux, conséquence du régime social basé sur la misère et les priviléges, elle préférerait simplement que ce sentiment fut exploité par un clerc, dirigé par Combes au lieu de l'être par Pie X.

La franc-maçonnerie, ayant un rôle social bien défini, il ne saurait donc y avoir de neutralité à son égard. La plupart des gros financiers — Rothschild, Hirsch, etc., — sont des frères trois points : ils exercent sur cette association, une puissance incontestable ; ils sont la force occulte qui la dirigent, et en fait le chien de garde de l'exploitation économique par la finance et le haut commerce, l'instrument de l'exploitation politique par la science officielle et la caste intellectuelle.

Le cléricalisme maçonnique, constituant un danger pour le prolétariat, et s'opposant

à ses revendications intégrales, il doit être combattu, comme tous les cléricalismes.

Certains politiciens, selon lesquels, on ne saurait agir sans faire le jeu de quelqu'un ou de quelque chose, diront qu'une action anti-maçonnique, fait le jeu des réactionnaires ; on peut leur retourner l'argument, et leur déclarer, que la neutralité, vis-à-vis de la franc-maçonnerie, fait le jeu des gros capitalistes, lesquels, constituent la réaction, au même titre que l'aristocratie.

Georges PAUL.

ASPECTS

Silence aux Morts !

La rue. Midi. C'est l'heure où le bureau, l'usine, l'atelier vomissent sur le trottoir le peuple souverain et sa sœur féconde. Des gens vont, viennent, se hâtent vers leurs peines fidèles ou leurs joies rares. Le tramway en remonte quelques grappes germeilles vers les faubourgs. Il corne, s'arrête, tousse, repart, corne encore.

Des jeunes filles courrent en poussant des cris pointus. Des gosses tombent et pleurent, que des mères rageuses relèvent et consolent d'une taloche. Des moribonds aux yeux vagues s'empoisonnent bruyamment aux comptoirs des bistrots. Et toute cette foule abrutie de misère, de travail et d'alcool, où la sent bâtieuse, nerveuse ; révoltée ? non, atrabilaire.

Les gamins se battent, les femmes grincent, les hommes s'engueulent.

Une roue de voiture en frôle une autre : et aussitôt les cochers de s'invectiver, s'accusant d'avoir été engendré par des femmes sans vertu ou s'invitant sans politesse ni doute à aller défigurer.

Un ouvrier court et bouscule un volumineux commissionnaire — T'as donc de la merde dans les yeux, bougre d'feignant.

Va donc t'faire encadrer, eh bouffe-un-ville !

— Ferme ça, doublure, ou j'te pète dans la gueule...

El le dialogue continue, émaillé d'épithètes rares, plein de promesses tentantes.

Partout, au moindre heurt, au moindre désaccord, même bonne grâce, même amérité.

Mais, lent, pompeux et taciturne, voici que débouche un enterrement ; les ministres de Dieu, le maître des cérémonies et ses aides, et les croque-morts, et les voitures, et la famille, et la « foule empressée » des amis, et le corbillard majestueux et comique, qui disparaît sous les « Souvenirs » en perles et les « Regrets éternels » en cœluloïd.

La chaussée se vide — le tram, les fiacres stoppent.

Les piétons font la haie. Comme par enchantement, toute hâte a disparu.

Tous les gueulards, tous les grincheux sont là, soudain patients, silencieux, le chapeau à la main, attendant pour repréndre leur vie fiévreuse que le mort leur ait rendu la rue. Tout à l'heure, au plus léger contre-coup, ils se seraient mangé l'un d'eux, un vivant, ils se seraient mangé le nez ; mais pas un ne proteste contre le retard qu'occasionne le mort.

Ils étaient pressés et le mort, lui, pouvait attendre ?

Sarcilège ! On ne fait pas attendre un mort. « On est des gueulards, mais on a le respect des morts. »

Le respect des morts ! Voilà ce qui a calmé ce troupeau !

Et devant ce spectacle banal, je me prends à penser à quel point il est significatif.

Le respect des morts, le culte du passé ! C'est avec cette morale imbécile qu'on nous oblige à vivre dans l'air empesté des métiers. *Les grands exemples du passé*, voilà ce qu'on offre en pâture à l'admiration des foules qui n'osent respecter ce que le temps n'a pas encore enrichi du manteau trompeur et sale de la poussière.

Ce sont toujours les morts qui nous empêchent de faire nos affaires, qui nous barrent la route, à qui il faut céder la place.

Et il semble que la vénération dont on les entoure, les fasse véritablement revivre. Ils se réchauffent, se réveillent, se pendent aux basques de nos habits, nous tiennent par les bras, nous empêchent de marcher, de respirer, de vivre.

Ils sont encombrants. Ils étouffent nos voix.

Il est grand temps que nous leur rappelions le monde.

FRANCIS.

LA COLONIE D'AIGLEMONT

Mon ami Fortuné Henry, comme on le verra plus loin, invoque mon témoignage au sujet de l'essai de colonie libertaire dont il prit voile un an l'initiative.

Personnellement, les tentatives de ce genre, m'ont laissé jusqu'à présent assez froid. Cependant, je dois reconnaître, après deux jours passés à Aiglemont, que mes idées se sont quelque peu modifiées devant le résultat obtenu.

L'effort opiniâtre d'un homme m'a démontré que par le travail, la volonté, il était possible, dans cette voie, de donner plus d'extension à la propagande vers la vie plus libre. Toute la vie vient de la terre ; elle seule nourrit l'humanité ; le travail des villes est déprimant ; au contraire, le travail des champs doit régénérer les caractères.

Dans les villes le champ d'activité des aptitudes est, pour diverses raisons, extrêmement limité ; pour une place, pour un emploi il y a des centaines de postulants. La terre a besoin de toutes les inférences, de toutes les aptitudes et de toutes les énergies.

La ville attire les hommes comme la lumiére la nuit attire les phalènes ; de même que ces naïfs papillons les humains ont déserté la réalité pour l'illusion décevante. Retournons à la terre : la liberté est là.

De tous nos vœux, par tous nos moyens, nous devons aider la tentative de Fortuné Henry ; le concours du *Libertaire* lui est acquis.

Voir ci-dessous l'appel que fait à tous nos amis.

Louis MATHA.

A TOUS

Camarades,

Il y a un peu plus d'un an que je m'installai à Aiglemont au milieu des bois et que je plantai le premier jalou de ce qui sera, malgré toutes les détractions possibles, les obstacles tant administratifs que particuliers, les leuteurs de développement imprévu, une colonie communiste, un milieu libre, l'affirmation de volontés qui cherchent la formule de demain.

Nous ne voulions nous imposer à l'attention des camarades qu'une fois un labeur réel accompli.

Avant beaucoup de travail, de la persévérance et de la méthode, nous sommes arrivés dans un désert marécageux à édifier une petite ferme, un atelier, et à mettre en valeur de culture un hectare et demi de terre.

Nous sommes trois colons, une compagne et une enfant.

Dès que nos amis auront répondu à mon appel nous serons au moins une dizaine.

A dix lieues à la ronde une propagande énorme s'est faite et se continue, qui a étonné tous ceux qui sont venus nous visiter.

Il est désormais impossible de laisser l'œuvre en route par le manque d'argent, il faut que tous les partisans d'une expérience sérieuse de communisme se réveillent et ne se contentent pas de faire de plateaux encouragements et de plus plate-niques souhaits.

Il nous faut pour atteindre le triomphe définitif, une somme de cinq mille francs.

La valeur de ce qui est créé est déjà supérieure à ce chiffre et il ne faut pas perdre de vue que tout, depuis les échelles jusqu'au grand bâtiment, a été construit par nous.

La garantie du prêt que nous demandons est donc sérieuse et peut, par conséquent, assurer les plus craintifs de nos amis.

Les premières entrées sont urgentes, car les énormes travaux que nous avons faits nous ont obligé à des échéances auxquelles nous devons, pour notre réussite, faire honneur.

Nous ne pourrons croire que notre appel ne soit entendu et malgré la période de méfiance et de lâchetés stériles dont il faut sortir, nous sommes assurés que les moyens de poursuivre notre lourde tâche ne nous serons pas marchandés.

Ce serait à désespérer de l'humanité et surtout... des hommes d'aujourd'hui.

L'heure n'est pas exclusivement aux paroles, elle sonne pour les actes féconds.

Tous ceux qui nous ont visité ont été surpris de l'œuvre accomplie, et les camarades Paul Robin, Louis Matha, Maurice Donnay, Francis Jourdain, qui sont venus séparément, nous ont engagé à ne pas hésiter et à poursuivre de si beaux et de si prometteurs débuts.

De plus, je me porte garant de cet emprunt pour son remboursement aux dates ci-dessous.

Subscription-emprunt de cinq mille francs en 200 parts de 25 francs, ne rapportant pas l'intérêt remboursable :

1.000 francs	en octobre 1906
1.000 —	— 1907
1.000 —	— 1908
1.000 —	— 1909
1.000 —	— 1910

Chaque souscription d'une part doit être accompagnée de son montant ou d'un à compte de dix francs, le surplus (15 francs) devant être versé dans les trois mois de la souscription.

Huit jours après la souscription, chaque camarade recevra un titre par 25 francs surscrits.

Je me tiens à l'entière disposition des camarades qui auraient besoin de renseignements.

A tous,

Fortuné Henry.

Colonie d'Aiglemont (Ardennes).

Adresser les souscriptions de parts à F. Henry, à Aiglemont, ou à Louis Matha, 15, rue d'Orsel, qui est seul mandaté, à Paris, pour les recevoir.

DES FAITS

Sacré cœur ! — Le citoyen Coutant nous en a sorti une bien bonne à l'enterrement de Pélissier. Oyez plutôt :

« Certes, si quelquefois Pélissier fut emporté dans l'exercice de ses fonctions, j'ai la conviction que sous son bourgeon le cœur restait bon et ne partageait pas cet emportement, et je suis persuadé que, si son cœur pouvait battre encore quelques secondes, ses lè

Saint-Machin ; quelques années encore, le voilà capitaine de vaisseau et il est devenu vicomte de Saint-Machin. Si vous le retrouvez amiral, il sera tout au moins duc ou prince.

Et il se trouve une foule d'imbéciles qui se montrent très respectueux de cette noblesse de fumistes.

Du battage, encore du battage !

Pour la Patrie. — Le curé de Vaux-Villaine vient de rappeler un fait de la guerre de 70-71, qui ne peut manquer de réveiller le patriotisme des Français. Il s'agit d'ériger un monument à trois de nos compatriotes fusillés par les Prussiens.

Le fait s'est passé en octobre 1870. Un sergent prussien venait d'être tué d'un coup de fusil par un habitant de la commune. Quel était l'auteur de cette vengeance ? On l'ignorait. Les Prussiens décidèrent alors de faire un exemple. Ils enfermèrent la population male de Vaux-Villaine dans l'église et lui ordonnèrent de désigner trois étages qui seraient immédiatement passés par les armes.

Vous croyez sans doute que les habitants de Vaux-Villaine recommandèrent le coup des Bourgeois de Calais et vinrent se livrer, la corde au cou. Erreur. Personne ne voulut marcher. (Je comprends ça !) Quelques habitants se concerterent, proposèrent trois noms et, naturellement, toutes les mains se levèrent pour approuver le choix, excepté, bien entendu, celle des trois victimes.

Lorsque les Allemands les connurent, ils durent les faire arracher de force de dessus les bancs où ils s'étaient blottis et cramponnés. Ils furent fusillés contre les murs de l'église.

Plus tard, le tribunal de Rocroi condamna les auteurs de la mortelle proposition à payer des indemnités aux familles des victimes expiatrices.

Tels sont les faits que vient de rappeler le curé de Vaux-Villaine. Je trouve que ce curé a raison.

Il y a déjà en France pas mal de monuments destinés à perpétuer le souvenir de nos défaites les plus mémorables. Les trois héros de Vaux-Villaine ont droit au marron, au même titre que tous nos fuyards et capitulards en renom.

BETES FEROCES

Nous lisons dans un quotidien :

L'administration anglaise vient de publier la statistique des victimes faites par les animaux féroces et les serpents dans l'Inde. Malgré tous les efforts, la situation ne s'est guère améliorée. On compte pour 1903, en effet, 23.164 personnes mortes à la suite de morsures de serpents ; 1.045 tuées par les tigres ; 277 tués par les loups ; 973 par les ours, les léopards et panthères. Total : 25.460 victimes.

Les pertes du bétail se chiffrent ainsi : 4.000 bêtes tuées par les reptiles ; 3.824 par les léopards et les panthères ; 30.555 par les tigres ; 4.719 par les loups ; 2.387 par les hyènes ; 4.000 par les ours. Total : près de 50.000.

Les bêtes féroces ont donc supprimé plus de 73.000 êtres vivants. Et pourtant, pour la défense des hommes et du bétail, on avait mobilisé, en 1903, le nombre respectable de 38.000 chasseurs. Et ceux-ci ont tué 1.331 tigres, 4.412 léopards, 1.850 ours, 2.373 loups, 706 hyènes, 4.300 fauves divers, soit en tout plus de 15.000 bêtes, sans compter les serpents.

L'administration française devrait bien se décider à faire la statistique des victimes des bêtes féroces de France : officiers, agents, capitalistes, juges, etc., etc.

Le nombre des victimes serait certainement supérieur à celui fait dans l'Inde. Et rares sont ceux qui se livrent à la chasse de ces carnassiers.

ENTHOUSIASME PATRIOTIQUE

Du Cri de Paris :

Notre 14 Juillet n'existe pas, comme fête nationale ; il n'est plus célébré que par la domesticité officielle et par les nouveaux décorés.

Aux Etats-Unis, le 14 Juillet provoque toujours des manifestations délinquantes. Les pétards et les revolvers sont les principaux instruments de la joie populaire. Quelques mauvais citoyens avaient entrepris, cette année, à Chicago notamment, de ramener leurs compatriotes au calme ; ils ont été conspués.

En 1903, les pétardades patriotiques ont tué, pour la fête nationale, 466 individus et blessés 3.983 autres.

Les Etats-Unis sont fiers, à bon droit, de ce record.

Le Glaneur.

Réponse à Georges Thonar

Je suis, tout d'abord, heureux d'apprendre que la signature de Thonar lui fut extorquée par les chrétiens. Cela ne fait qu'une saleté de plus à l'actif de ces gens, qui ont, de leur passage dans les Associations religieuses, conservé les procédés hypocrites, les façons sournoises, en vigueur dans ces lieux malsains.

Il y a cependant une inexactitude dans sa réponse : A aucun moment du Congrès, après que son nom fut cité parmi les signataires de la motion Armand et consorts, Thonar ne protesta contre cette usurpation. Il se peut qu'en effet il se soit expliqué à ce sujet, mais j'affirme ne pas en avoir eu connaissance.

Thonar, qui me paraît animé de cet esprit doctrinal qui caractérise, de nos jours encore, les très respectueuses « barbes » de l'anarchie primitive, prétend s'être abstenu sur la proposition Jaurès par « scrupule anarchiste », la « considérant comme insuffisamment expliquée.»

Comment, voilà un homme qui, texte en mains, a la faculté de peser les sens et la valeur de chaque phrase, qui signe, et qui, alors qu'il importait de faire bloc contre la passivité chrétolâtre, s'abstient par « scrupule anarchiste ! » Veyons Thonar, ne jouons pas. La proposition s'explique d'elle-même. Il s'agissait d'opposer à la tendance résignationnaire des tolstoïens la tendance hardiment révolutionnaire des hommes libres. Faut-il rappeler les termes de la proposition ?...

L'intervention de Girault n'avait nullement pour but d'expliquer le sens de la motion. Girault ne parla en aucune façon de celle-ci. Il fit habilement ressortir la louche combinaison que masquait la proposition mi-chat, mi-cochon, présentée par Armand.

Pourquoi Thonar n'a-t-il pas suivi l'exemple du parlementaire Naine, qui, logique avec ses conceptions réformistes, se refusa à signer la proclamation de la violence ?

La vérité — et cela ressort de la troisième considération de sa réponse — c'est que Thonar ne sut pas se déparir d'une certaine prévention vis à vis de quelques membres français du Congrès.

« Dans l'intérêt de la propagande, écrit-il, j'avais fait de ma démission une question personnelle. » Dans l'intérêt de la propagande, comme cela ressemble à l'intérêt supérieur de la Patrie, invoqué par les faussaires du Nationalisme pour cacher leurs turpitudes et leurs embarras...

Thonar me semble avoir une singulière compréhension de l'intérêt de la propagande. Avant la fin du Congrès il manifestait déjà l'intention de se retirer ? Certaines choses l'avaient attristé. Le pauvre...

Quelles choses ? Qui quelles sont ces choses que « l'intérêt de la propagande » oblige à faire ?

Ne pensez-vous pas que « l'int. de la prop. » c'est de dire, au contraire, tout ce qui fut de nature à vous « attrister » ?

J'affirme « contrairement » à Thonar, que tous les délégués parisiens à part quelques exagérations de langage qui ont pu effrayer le flagrante belge de Thonar — n'ont pas accompagné un seul acte qui ne puisse approuver un révolutionnaire. Si Thonar pense le contraire qu'il le dise. Se retrancher derrière de vaines et insaines formules, jouer, comme les bavardes de la Loge et de l'Office, aux propos interrompus, dans le but de laisser soupçonner « des choses » effrayantes, me paraît être une bien bizarre attitude pour quelqu'un qui tient en un tel souci « l'intérêt de la propagande ».

Thonar « ne me reconnaît pas le droit de lui décerner un brevet d'anarchisme. »

L'anarchie me garde d'une telle pensée ! Ou Thonar, a-t-il vu que e lui déniais le titre d'anarchiste ? N'est-ce pas lui qui profite de l'occasion pour faire état de ses dix ans de lutte ?

« Dix ans de propagande strictement anarchiste-communiste etc... » Ces dix années passées vous interdisent-elles de commettre une inconvenance à la cinquième ? Comme Paraf pour ma jeunesse je ris pour votre ancienne militante.

Cela me remet en mémoire ces caduques crampes de la démocratie, candidats éternels à la sympathie, qui arrêtent les reproches de nos jeunes lèvres par des exclamations dans le genre de la vôtre.

« J'ai vingt ans de lutte ! » Je suis sur la brèche depuis trente ans !

Ah ! vieux farceurs ! Au congrès d'Oxford nous nommions Thonar anarchiste de première classe.

Miguel Almereyda.

Tous ici nous serions heureux de savoir à la tête de quels artifices les passivistes subtilisèrent votre signature.

M. A.

LIVRES A LIRE

Les physiologistes ont classé les fonctions des êtres vivants en fonctions de nutrition, de reproduction et de relation avec le monde extérieur.

C'est la vie de relation seule qui intéresse la psychologie.

Elle comprend deux termes : d'une part, l'action du monde extérieur sur l'animal ; c'est la sensibilité ; d'autre part, l'action de l'animal sur le monde extérieur : c'est le mouvement.

Ces deux fonctions, sensibilité et mouvement, sont étroitement unies l'une à l'autre : car tout mouvement de l'animal est une réponse, médiate ou immédiate, et plus ou moins prompte, à une action du monde extérieur qui a éveillé sa sensibilité.

Ces deux fonctions, sensibilité et mouvement, sont étroitement unies l'une à l'autre : car tout mouvement de l'animal est une réponse, médiate ou immédiate, et plus ou moins prompte, à une action du monde extérieur qui a éveillé sa sensibilité.

Glisson, et surtout Haller, ont employé ce mot qui est excellent. S'il est bien compris, il donne en quelque sorte l'explication de toute la physiologie et par conséquent de la psychologie générale.

En tout cas, la vie de relation des animaux se ramène à ce terme unique : irritabilité ; c'est-à-dire réponse à l'excitation extérieure. L'irritabilité est la loi générale de la vie ; elle comprend à la fois la sensibilité, puisqu'un être n'est sensible que s'il est irritable, et le mouvement, puisque tout mouvement de l'animal suppose la provocation de ce mouvement par un agent extérieur.

Il n'est pas difficile de montrer que l'irritabilité peut rentrer dans le cadre des lois physico-chimiques qui régissent les mouvements de la matière inerte.

En effet, dans la nature, la force n'est jamais détruite. Elle ne se perd ni ne se crée, en sorte que toute force, en agissant sur un objet inerte, se transformera peut-être, mais se retrouvera tout entière dans la matière inerte qui a subi l'action.

Quand une force quelconque agit sur un corps, elle le modifie toujours dans un certain sens.

Le fait de répondre par un changement d'état à la force extérieure, n'est donc pas spécial à l'animal. La loi est générale, absolue, et régit le monde animé comme le monde inanimé.

Or le changement d'état d'un corps peut être, lui aussi, tout comme la réaction de l'animal, ramené à un mouvement...

La réponse des êtres vivants aux excitations extérieures, telle que doivent l'envisager les physiologistes, et les psychologues, est un mouvement d'un ordre spécial : ce n'est pas seulement une vibration moléculaire ; c'est encore une translation, une contraction, perceptible et accessible à nos sens.

En somme, malgré une extrême diversité dans les phénomènes, pour les animaux comme pour les objets inertes, la réponse à la force excitatrice est toujours un mouvement.

Tout être vivant est une cellule ou un assemblage de cellules... Toutes les propriétés de la cellule seront propriétés des êtres vivants, toutes les propriétés des êtres vivants seront propriétés de la cellule.

Ainsi les lois de l'irritabilité sont les mêmes pour l'être simple qui est la cellule et pour l'être complexe qui est l'animal. De même que dans une gerbe, si on étudie l'épi, on connaît la gerbe et si l'on connaît le grain on connaît l'épi...

Charles RICHET.

Extrait de *Essai de psychologie générale*, par Charles Richet. F. Alcan éditeur, Paris.

L'Organisation du bonheur (1)

CHAPITRE III

L'ABSURDITE DE LA PROPRIÉTÉ

(Suite)

CONCLUSIONS DU CHAPITRE III

(Suite)

Je vis, cet autre animal vit, ce végétal vit, ce minéral vit. J'ai conscience de mon existence et de la leur. Des observations accumulées m'ont conduit à rechercher la liaison entre la substance dite organique et la substance dite minérale, dans la perpétuelle évolution de la substance minérale universelle.

J'inspire. Un double mouvement alternatif d'inspiration et d'expiration, produit par la contraction puis par le relâchement simultanés des muscles scéniques, des muscles intercostaux et du diaphragme, agrandissent puis rétrécissent ma poitrine en profondeur, en largeur et en hauteur. Par suite de cette augmentation et de cette diminution alternatives du volume de ma poitrine, alternativement la pression y diminue et y augmente, de sorte qu'alternativement la substance gazeuse ambante extérieure à moi y pénètre et que la substance gazeuse intérieure à moi en sort. L'inspiration peut être considérée comme une action de mes muscles sur le milieu ambiant, l'expiration comme une action du milieu sur mes muscles.

La substance gazeuse extérieure qui pénètre dans ma poitrine va s'y trouver dans certaines conditions de pression, de température, de milieu, en présence de certaines substances sur lesquelles elle agira et qui agiront sur elle. Je vois, en effet, que le gaz expiré par moi n'a pas la même composition chimique que le gaz inspiré. Il entre, par exemple, environ 21 % d'oxygène et 0,0003 % d'acide carbonique (2) ; il ressort environ 15,5 % d'oxygène et 4,5 % d'acide carbonique. Et je sais que, dans l'intervalle, il se produit une véritable combustion, une oxydation, une combinaison de carbone et d'oxygène dans certains endroits de mon individu, où ces substances se trouvent en présence dans certaines conditions de pression, de température et de milieu. En fait, à la suite de l'inspiration et de l'expiration, il y aura eu, entre autres phénomènes, assimilation d'oxygène par mon individu et élimination de carbone.

Si je compare la circulation universelle de la substance et la circulation de la substance de mon individu, je puis dire par exemple :

Voici du carbone (charbon) qui fait partie de mes tissus. A qui est-il ? Qui en est propriétaire ? Est-il à moi ? Je réponds : *Il est partie de moi, IL EST MOI.*

J'inspire. L'oxygène de l'air pénètre dans mes tissus, les globules de mon sang s'absorbent, le charrient, l'additionnent aux autres substances qui me constituent ; il coopte à la constitution de mon individu.

Le phénomène intime de la respiration n'est autre chose, en effet, qu'une oxydation des principes qui constituent la matière vivante. De même que placé dans un milieu riche en oxygène, un morceau de fer se combine lentement avec ce gaz en donnant naissance à un oxyde, de même les principes multiples qui constituent la matière vivante et qui tous sont relativement pauvres en oxygène, se combinent avec ce gaz en donnant naissance à des corps plus oxygénés qui s'oxydent à leur tour et finalement se résolvent en acide carbonique, eau et ammonium. (3)

J'expire. Ce carbone qui est moi, cet oxygène qui est moi, qui se sont combinés dans l'intérieur de « ma » substance, et qui se sont combinés avec d'autres substances, s'en sont dissociés. Ils forment maintenant de l'acide carbonique qui traverse les capillaires, la vésicule pulmonaire et qui s'échappe de ma bouche, retournant ainsi dans le milieu extérieur à moi. A qui sont cet oxygène et ce carbone qui sortent de moi sous forme d'acide carbonique ? *Ils étaient moi.* Qui va maintenant en devenir propriétaire ? Réponse : Cet oxygène, ce carbone n'étaient pas à moi, *ils étaient moi.* Ils faisaient partie, l'instant auparavant, de ma circulation particulière ; les rendus à la circulation universelle.

Le phénomène intime de la respiration n'est autre chose, en effet, qu'une oxydation des principes qui constituent la matière vivante et qui tous sont relativement pauvres en oxygène, se combinent avec ce gaz en donnant naissance à des corps plus oxygénés qui s'oxydent à leur tour et finalement se résolvent en acide carbonique, eau et ammonium. (3)

J'inspire. Ce carbone qui est moi, cet oxygène qui est moi, qui se sont combinés dans l'intérieur de « ma » substance, et qui se sont combinés avec d'autres substances, s'en sont dissociés. Ils forment maintenant de l'acide carbonique qui traverse les capillaires, la vésicule pulmonaire et qui s'échappe de ma bouche, retournant ainsi dans le milieu extérieur à moi. A qui sont cet oxygène et ce carbone qui sortent de moi sous forme d'acide carbonique ? *Ils étaient moi.* Qui va maintenant en devenir propriétaire ? Réponse : Cet oxygène, ce carbone n'étaient pas à moi, *ils étaient moi.* Ils faisaient partie, l'instant auparavant, de ma circulation particulière ; les rendus à la circulation universelle.

Le phénomène intime de la respiration n'est autre chose, en effet, qu'une oxydation des principes qui constituent la matière vivante et qui tous sont relativement pauvres en oxygène, se combinent avec ce gaz en donnant naissance à des corps plus oxygénés qui s'oxydent à leur tour et finalement se résolvent en acide carbonique, eau et ammonium. (3)

J'inspire. Ce carbone qui est moi, cet oxygène qui est moi, qui se sont combinés dans l'intérieur de « ma » substance, et qui se sont combinés avec d'autres substances, s'en sont dissociés. Ils forment maintenant de l'acide carbonique qui traverse les capillaires, la v

mières, les femmes se trouvent moralement, et bien souvent matériellement, déclassées et tombent tout naturellement dans la troisième. Dans laquelle de ces catégories le jeune homme trouvera-t-il la femme désirée ? La femme mariée appartient à son mari, la jeune fille réserve sa virginité pour le mariage. Il ne reste donc que la prostituée, la femme qui vend de l'amour comme l'épicier vend de la mélasse, sans plus d'appréhension ni de poésie.

La prostituée, c'est le chalet public de nécessité, c'est le tout à l'égout de l'énergie amoureuse. Voici quel terrain l'homme trouve pour faire ses premières armes : voici par quels exploits commence son éducation sentimentale. Et les féministes lui reprochent son égoïsme, sa sécheresse de cœur. Au moment où l'homme désire la femme pour la première fois, au moment où il se la représente sous les couleurs les plus vives de son imagination, au moment où le mystère des sens se révèle à lui et l'élève dans une sorte d'enthousiasme généreux qui lui fait percevoir le besoin de se sacrifier à n'importe quel être, à n'importe quelle cause, la femme se présente à lui, repoussante et dégradée, la main tenuue, le sexe à l'air et la voix grasse : « Donne tes sous, pose ça là, et file. »

Il faut bien s'entendre. Je ne fais pas grief à la femme de cette situation horribile. La prostituée n'est pas responsable du rôle que notre épouvantable organisation sociale lui assigne, mais les féministes ont tort de voir ailleurs que là les causes, la source même de l'antagonisme des sexes. Nous continuerons à l'étudier sous différents aspects généraux et ma tâche sera aisée de bien faire ressortir chaque fois, comment les relations sexuelles sont soumises à la loi économique.

Henri Duchmann.

Question à Fortuné Henry

J'ai lu dans le *Libertaire*, n° 32, vos lignes intitulées « Convictions » et, si je vous adresse cette question, ce n'est pas que je ne sois parfaitement d'accord avec vous pour constater l'inconscience des Libres-Penseurs de Toulon.

Mais je profite de l'occasion que me procure cet article pour vous exposer la situation morale d'un camarade libertaire. J'ajoute que c'est un libertaire réfléchi et convaincu, pour que vous sachiez bien qu'il ne s'agit pas d'un pauvre incohérent d'avant-garde.

Ce camarade n'est pas militant, c'est un rêveur ; il a été idéliste, maintenant il est dégoûté. Il garde seulement dans son cœur une grande haine pour le temps d'oppression et d'hypocrisie dans lequel il est venu et dans lequel il veut cependant vivre le mieux.

Mais, comme tout individu d'âme et de corps sain et robuste et dont le cerveau n'est pas atrophié par l'atmosphère empuantie de notre société, il avait besoin d'amour.

Ses sens refusaient à s'apaiser sur des esclaves et son cœur n'avait pas le courage infâme d'aller de la blonde à la brune, en chantonnant à chacune de mensongères paroles d'amour. Il voulait aimer et être aimé.

L'inévitable occasion se présente. La jeune fille dont il s'éprit ne demandait qu'à fier le parfait amour, mais pour ce faire, elle demandait que fut mise en règle la situation ; pour lui accorder ses faveurs, pour lui donner son corps, elle voulait être mariée devant M. le maire. Devant M. le maire, elle savait que notre camarade était Libre Penseur et elle consentait tout de même à se passer du prêtre.

Elle croyait avoir bien des raisons pour exiger le mariage légal. C'était tout d'abord la question des enfants et elle craignait aussi la fugue de l'amant lassé : l'abandon. Car la femme réfugiait toujours, alors que l'homme batifole.

Telle était donc, la situation de mon ami. Fièrement amoureux, il devait s'accommoder de ce qu'il trouvait inépte et contre nature.

Révolté convaincu, il devait renoncer à son amour.

« Eh bien ! il a résolu le problème, m'a-t-il dit, en anarchiste. Il s'est marié. »

Il s'est tenu le raisonnement suivant : « D'abord je ne suis pas un ascète et de plus je n'ai pas l'âme d'un martyr. Que me dicte mon égoïsme ; qu'ai-je le plus de peine à sacrifier ? »

« Mon amour. »

« En principe la loi naturelle (anarchie) me dit de satisfaire tous mes besoins (besoins normaux (bien entendu) et l'amour est un de ceux-là. Je serais donc bien bête de ne pas mettre en action ce qu'en Principie, je dois faire. »

Mon camarade a donc réglé son union devant le maire, et ce faisant, il satisfaisait exclusivement son égoïsme. Car, garçon raisonnable, ce n'est pas pour la Société (pour les convenances) qu'il s'est marié, c'est parce que ça lui a fait plaisir.

Et, cher camarade, sans vous faire l'affronter de vous considérer comme docteur des sciences anarchistes, je vous demande de me dire par la voie du *Libertaire*, votre opinion en toute sincérité sur le cas de mon camarade.

René CARRE.

La lettre du camarade Carré du Havre montre, à mon avis, qu'il est bien jeune.

Dans quelque dix ans, quand sa folie, comme il appelle son amour, sera passée, il sera bien surpris et sourira à sa prose de 1904.

Je ne vois pas du tout pourquoi aller de la blonde à la brune, si tel est le plaisir et le *mutuel consentement* constitue un courage infâme, et non plus en quoi les paroles d'amour de ces infâmes courageux sont plus mensongères que les promesses et les serments qu'il fait lui-même à sa dulcine.

Le garçon raisonnable et sa moitié subiront la commune loi qui réprouve l'uniformité et la lassitude leur viendra comme elle est venue, avouée ou non, chez tous.

Dégagé de tous ses enfantillages, de toutes ses croyances, comme de ses grossières erreurs, l'amour apparaît comme une fonction purement et simplement comme boire, manger et dormir. Nous aurons malheureusement beaucoup à faire pour démolir les préjugés qui en font autre chose.

Je ne veux pas m'écartier et traiter de l'amour marchandé par le mariage et de l'amour libre, mais répondre simplement au point de vue des convictions.

Considérant l'amour comme un besoin, tel celui du travailleur sans pain, je comprends le camarade qui prostitue ses croyances pour pouvoir en sécurité étreindre « sa » femme, comme je comprends le compagnon qui sans pain s'emballe à un salaire de famine pour ne pas mourir de faim.

Seulement l'anarchie n'a rien à voir là-dessus et je suis surpris de la prétention de mon correspondant qui dit avoir résolu le problème en anarchiste en se mariant légalement.

Dans le cas de l'amoureux « fou » comme dans celui de l'affamé, il y a de la soumission, du possibilisme, des concessions fâcheuses et surtout la peur de la privation.

Il ne faudrait pas, je crois, parce que l'on est anarchiste, avoir la prétention de n'accomplir que des actes anarchistes. Tout s'y oppose, l'individu qui serait en révolte continue, sans interruption, ne pourrait vivre dans notre milieu.

Nous sommes tous les compagnons atteints d'anarchie intermittente et notre vie s'émoule d'accès plus ou moins violents qui, eux, constituent les actes de révolte.

La vie de la femme est un calvaire. Je convie la femme à l'alliance du sentiment et de la raison.

L'homme est un ingrat ou un pervers.

Antoine Antignac.

sentons nous-mêmes puisque nous cherchons à les expliquer, n'essayons pas de les couvrir du manteau déjà trop large de l'anarchie.

Fortuné Henry.

Causerie ouvrière

TIREZ LES PREMIERS, MESSIEURS... LES PATRONS !

H y a environ deux mois qu'à Cluses (Haute-Savoie) les ouvriers horlogers de la Maison Cretiez sont en grève.

A la suite du renvoi de sept ouvriers tout le personnel de la maison Cretiez fit cause commune avec les sept camarades frappés par l'arbitraire patronal. C'était une grève de solidarité parce que le motif réel de ce renvoi était une attaque directe faite par le patron à la liberté individuelle et à la liberté d'opinion de ses ouvriers !

Ces ouvriers n'ont été renvoyés qu'à cause de la part active qu'ils ont pris aux élections municipales pour faire passer la liste ouvrière.

Ne discutons pas si les ouvriers avaient raison ou tort de faire de l'action électorale, mais comme le déclare aussi l'*Ouvrier Métallurgiste*, nous ne sommes pas de ceux qui conseillent aux travailleurs de faire de la politique ; cependant quand un exploitant cherche, sous le faible prétexte que « le travail baisse » à jeter à la rue des camarades pour « délit d'opinion », nous nous empressons de protester énergiquement contre un pareil arbitraire.

A de semblables exactions, il était à prévoir que tous les camarades seraient outres. Aussi la première période de ce conflit a eu pour résultat le bras des vitres de l'habitation du sieur Cretiez ; on dit même que le commissaire de police et plusieurs pandores ont été l'objet de quelques horions. Si ces messieurs s'étaient contentés d'observer, en pareil cas, la neutralité dont nos législateurs nous parlent à chaque moment, il est certain qu'ils auraient évité les *caresses* dont ils se plaignent.

Après ces petits incidents, tout aurait pu être fini, si le fameux exploitant Cretiez, qui sait bien, lui aussi, que la police, l'armée, la magistrature lui sont acquises, n'avait cru devoir rester indifférent à la proposition que lui firent les ouvriers de reprendre leur sept camarades livrés à la faim par son caprice.

Ce qui montre bien que capituler devant son ennemi c'est lui donner plus d'inconscience et plus de temérité, c'est la proposition suivante :

« Les ouvriers, pour que soient réembauchés leurs sept camarades, s'étaient engagés et avaient consenti à ce que leur temps de présence à l'atelier soit diminué d'autant d'heures que faisaient avant leur renvoi les sept camarades cause du conflit.

Peut-on être plus conciliant ?

Cependant cela n'effacait pas l'affirmation que des ouvriers avaient osé combattre et battre sur le terrain politique le dispensateur imbecile et capricieux de leur vie.

Les malheureux sont obligés d'être exploités ; ils sont condamnés à la mort lente par l'exploitation ou condamnés à mort prompte par privation de travail ! Ils préfèrent souvent le calme de la première condamnation parce qu'ils espèrent un changement et que quelquefois, ils suscitent les événements susceptibles de l'ameuler.

Peut-on être plus conciliant ?

Cependant cela n'effacait pas l'affirmation que des ouvriers avaient osé combattre et battre sur le terrain politique le dispensateur imbecile et capricieux de leur vie.

Les malheureux sont obligés d'être exploités ; ils sont condamnés à la mort lente par l'exploitation ou condamnés à mort prompte par privation de travail ! Ils préfèrent souvent le calme de la première condamnation parce qu'ils espèrent un changement et que quelquefois, ils suscitent les événements susceptibles de l'ameuler.

Jusqu'au 12 juillet ils localisèrent leur grève, pensant qu'elle ne durera pas si longtemps.

D'autre part, en s'abstenant de généraliser la grève, ils permettent aux industriels, dont le personnel n'avait pas suspendu le travail, de faire face aux commandes qui leur parvenaient et d'atteindre ainsi l'endroit sensible où se puise toucher leur tyran exploitateur : l'intérêt.

De plus, les ouvriers et ouvrières de la corporation dans les autres maisons s'imposaient de 2 francs par semaine pour les hommes et de 1 franc pour les femmes afin d'aider au triomphe des grévistes. La solidarité engendre la solidarité.

Aujourd'hui, ce n'est plus 42 grévistes, c'est la grève générale de la corporation dans toute la région, car on se lasse de tout, même de la conciliation et de la résignation.

La grève était alors dans sa seconde phase.

Les manifestations paisibles se succédaient et les manifestants sûrs d'eux-mêmes passaient avec un calme effarant devant leurs exploitants. En passant devant la maison Cretiez les chants furent peut-être plus significatifs de la colère qui grondait dans cette foule d'hommes et de femmes qui veulent travailler et manger sans que cela nuise à leur liberté d'opinion.

Les patrons effarés crurent alors leur dernière heure arrivée et, comme il est difficile de se résoudre à quitter une vie rendue agréable par le travail des autres, les patrons devinrent provocateurs et, comme de simples bandits, flics ou pandores, ils tirèrent dans le tas des manifestants.

Ce cortège des manifestants joint aux grévistes avait été autorisé par le maire de Cluses, ce qui prouve, qu'à moins d'un guet-apens, personne ne pouvait se douter qu'il y aurait du sang versé et encore moins que ce seraient les affamés qui serviraient de cible aux affameurs.

Les autorités sont sur les lieux, les troupes aussi. Pour arrêter les meurtriers ? Oh non ! Pour préserver leurs biens.

L'exemple est contagieux :

« A Casamene, les mêmes faits se sont produits. Les ouvriers graveurs de la maison Cattin, en grève depuis quelques jours, se rendaient en corps devant la propriété que possède leur patron, dans l'intention de rappeler à ce monsieur que s'il pouvait se reposer dans sa propriété, d'autres crevaient de faim par son bon plaisir d'exploiteur.

Afolle, l'ignoble bourgeois ne se sentit plus et, pris comme d'un accès de fièvre chaude, il aussi, tira deux coups de revolver sur les manifestants.

Arrêté et interrogé, « mais non passé à tabac » (ce n'est pas la même viande que nous), ce monsieur, interrompu dans ses ébats, se déclara en fuite, depuis la grève, à toutes les menaces des grévistes et, dit-il, plusieurs fois, il avait dû récourir à la police et à la gendarmerie.

Quand on a de telles fréquentations, on ne peut mieux faire que de tirer aussi sur la ville populaire qui réclame seulement aujourd'hui très paisiblement, mais qu'on obligera, de cette façon, à agir autrement et ce ne sera pas trop tôt.

Car de tout cela une logique se dégage pour les ouvriers :

« S'ils manifestent paisiblement, les patrons leur tirent dessus et les tuent. Alors, les autres jeûnent des pierres, mettent le feu pour riposter.

Eh bien ! voici ce que dirait un logicien :

« Si on avait mis le feu chez les patrons de suite, les patrons auraient peut-être été brûlés, mais n'auraient tué aucun de leurs esclaves ! »

Ce n'est pas, en effet, aux esclaves à dire à leurs maîtres : « Tirez les premiers, Messieurs les patrons ! » car, entre nous, depuis le temps, ce n'est pas encore à leur tour !

Georges Yvetot.

CORRESPONDANCE

Un ancien camarade d'atelier de Pivoteau nous écrit la lettre ci-dessous. Nous avons cru devoir l'insérer sans y rien changer, tellement son éloquence simplicité est de nature à remettre les choses au point.

Des journaux socialistes, avec une partialité toute bourgeoise, chantèrent exagérément les louanges de Pellissier et tentèrent de créer un courant d'opinion par trop défavorable contre Pivoteau. Pour nous, Pivoteau et Pellissier sont deux victimes de l'odieuse exploitation capitaliste.

Londres, 11 juillet 1904.

Camarades,

J'ai eu connaissance par un journal quotidien d'une affaire qui s'est passée je crois vendredi matin à 7 h. lors de la rentrée d'un atelier de mécanique sur l'avenue Philippe-Auguste. Un contre-maître de cette usine a été tué par un ouvrier qu'il avait congédier. Cette affaire m'intéressait au plus haut point, j'ai consulté différents journaux qui pour cela sont d'une entente étonnante pour glorifier l'un et traîner l'autre dans la boue ; cela est vrai que ces deux individus sont on ne peut plus différents, les connaissant tous deux presque intimement, je vais essayer de mettre les choses au point.

J'ai travaillé en qualité d'outilleur dans l'atelier Devriey, il y a 2 ans, pendant une huitaine de mois sous les ordres de Pélissier ; cet individu était le type accompli du contremaître, arrogant avec ses inférieurs, chien couchant devant ses supérieurs et pour se tenir continuellement en faveur ne reculait devant aucunes vilénies. J'ai alors entendu, de sa bouche, une confidence qui donne à réfléchir sur sa soi-disant teinte socialiste.

« Lorsque je suis arrivé dans la maison Devriey, celui-ci n'avait même plus d'argent pour l'achat de la fonte, matière première nécessaire à la fabrication ; en l'espace d'un an, moi j'ai donné à l'atelier et par conséquent à la bourse du patron, de grandes améliorations, c'est-à-dire que pour cela il s'était dépensé à faire mariner les ouvriers comme des nègres pour leur faire rattraper le temps perdu. De plus lorsqu'il s'est trouvé dans la manche du patron il a commencé à faire des coupes sombres et à embaucher ses créatures, toutes pistonnées par le Parti Socialiste et une partie de ce que les municipalités compte de blackbouts envahirent l'atelier se transformant en individus louches dont tout le monde se défit. Malheur à celui qui élevait la voix pour débiter le grand chef, un rapport se dressait, qui était présenté le soir même entre quelques demi-setiers, car toute cette clique était surtout composée d'éléments formant cette association des piliers de cabarets, régalaient l'auteur de leurs embauches. L'individu par eux désigné n'avait plus pour longtemps à rester dans la boîte. Moi pour mon compte, j'ai été renvoyé sur les dénonciations de l'ancien secrétaire socialiste de la mairie d'Ivry, pour avoir commis le crime d'avoir distribué aux ouvriers travaillant à l'outil des outils sans billets signés par le contremaître ; cela équivaut à un vol, et ce cochon, que j'avais débrouillé pour son travail, racontait au contremaître tous mes actes de la journée, et m'a toujours fait bonne figure jusqu'au jour où connaissant l'affaire, je l'ai menacé de lui casser la gueule ; lui, le lâche, s'est déculpé, a renié sa camaraderie avec le garde chourme, j'avais toute les preuves contre lui. Cet individu nommé Bernard était l'ancien contremaître d'une fabrique de lampes d'Ivry, et on l'avait mis à la porte pour avoir fait un tas de propositions plus ou moins dégoutantes aux ouvrières qui l'avaient envoyé ballader. Voilà un spécimen des ouvriers qui, selon les journaux, aimait Pélissier pour sa justesse et sa droiture.

Pivoteau, celui-ci, était notre camarade, car à l'époque nous étions 4 ou 5 anarchistes dans l'atelier, lui particulièrement avait toutes nos sympathies. Il était le type du vieux militant toujours aussi enthousiaste qu'au premier jour, défendant et propagant ses idées.

Nous l'aimions aussi pour son bon cœur. Dans les discussions il n'était pas le bavard qui discute à perte de vue, il avait la parole sobre et une logique impeccable à toute heure visité chez lui. Au moment où la presse va dévers

UN VILAIN MONSIEUR

Le triomphe d'une cause est, dans une certaine mesure, subordonné à la somme de confiance qu'ont, à l'égard les uns des autres, les individus qui la défendent.

Battailler en compagnie d'autres dont on se garde c'est jutier sans grandes chances de réussite. Se connaître, voilà la condition première de succès.

Il importe donc de prendre vis-à-vis de certains parasites d'un genre spécial, que la longanimité des camarades détermine et entretient, des mesures sérieuses de prophylaxie.

Mieux que personne — accoutumés qu'ils sont d'accueillir avec une égale cordialité quiconque se réclame de leurs doctrines — mieux que personne, les anarchistes sont sujets à méprises : Cette générosité — louable en soi — leur valut maintes fois d'être les dupes impavides d'éhontés coquins qui, sous couvert d'anarchisme, vident vos poches, cambriolent vos demeures et, par surcroit, vous calomnient.

Theorie du monde danger. Trop nombreux pour opérer dans un milieu où l'absence de groupes leur vaudrait de subir la rigueur des lois, ces escrocs répugnans, assimilables au moucharab dont ils ont tous les caractères, « travaillent » parmi le public bon enfant des libertaires.

A cela, on court bien le risque de se faire compré le châtre, mais les « camarades » sont de si bonne composition...

Voici, pour illustrer le Gotha de l'Indépendance, une intéressante figure : Louis Pauthier, de profession avoué, garçon épicier, hissé inconsidérément au rôle de secrétaire-trésorier pour le comité organisateur du Congrès d'Amsterdam.

A la suite de la vérification de la comparabilité du début de la campagne préparatoire Pauthier fut « prié » de remettre ses fonctions. Cette exécution — toujours en vertu de ce principe imbécile qu'il est nécessaire de faire ces sortes d'incidents rauches — se passa entre camarades. La chose, du reste, en serait restée là, si Pauthier n'avait cru devoir ajouter à son blason (Besant sur champ... de poires) quelques nouveaux chevrons.

Certes, on ne lâche pas de gaieté de cœur son fromage. Quant une fois on a trouvé, sans coup ferir, l'occasion de cambrioler la naïveté de quelqu'un, il est pénible de se voir dans l'obligation de chercher de plus débonnaires victimes.

Or, donc, Pauthier, dans le méprisable dessein de satisfaire son dépit, s'en alla offrir aux chrétiens tolstoïens — qu'il avait de sa propre autorité, exclus du comité (nous ne nous en plaignons pas) la correspondance et les rapports à lui adressés par les camarades ignorants du changement survenu. Scrupule ou politique, il est malaisé de discerner le mobile d'un acte chez certains (êtres) les chrétiens refusèrent. Dès lors n'en pouvant tirer aucun profit, et sous la menace de nous voir départir de ce bon garçonnisme qu'il exploite, Pauthier nous rapporta, avec un retard de quinze jours, les papiers en question. De ce fait, le groupe d'Études sociales de Nancy, le groupe des Sans-Patrie d'Auxerre et d'autres encore de l'étranger, ne purent prendre part efficacement à l'organisation du Congrès,

n'ayant pas été renseignés à temps sur la besogne à effectuer.

Mais si l'avisé Pauthier se dessaisit de la papeterie inutile, il eut le soin de conserver les envois d'argent... moins inutiles. C'est ainsi qu'il s'appropria 6 francs 55 envoyés par Delmas de Marseille ; 5 francs envoyés par le groupe de Saint-Ouen. C'est, jusqu'à aujourd'hui, les seules réclamations qui nous sont parvenues. La liste n'est peut-être pas close.

Tous les camarades précités ont entre leurs mains le talon des mandats-postes : ceci pour prévenir le mensonge probable.

Parlant un jour à notre ami Delalé, qui lui reprochait ses inqualifiables procédés, Pauthier déclara : « Je regrette de n'avoir pas tout mangé ! »

Il serait criminel que par un sentimentalisme de duperie, les camarades — lesquels ont déjà suffisamment à se défendre par ailleurs — permettissent à de semblables individus de continuer leurs exploits.

Miguel ALMEREYDA.

Le numéro de juillet de *Libre Examen* vient de paraître avec le sommaire suivant :

Une conférence inédite de Laurent Faillade. — Socialisation et mise en commun, E. Girault. — Après Amsterdam. — La puissance de l'anarchisme, Frédéric Uralas. — Louis Maloquin, L. G. — Il ne faut pas que la guerre soit, André Veidaux. — Étiquettes nouvelles, L. Grandicher. — La mort des religions, E. Lericlaus. — Mouvement social, E. Girault. — Un congrès anarchiste. — Bibliographie.

Administration, 67, rue de Buffon, Paris. Le numéro, en vente d'ns tous les kiosques : 20 centimes. Les camarades sont priés d'insister auprès de leurs marchands de journaux, car il se peut que certains libraires ne l'aient pas, la modicité de nos ressources ne permettant pas de déposer la revue dans les 4.000 dépôts de Paris.

AGITATION

ESPAGNE

Le gouvernement vient de mettre en liberté la moitié des camarades emprisonnés pour l'affaire *Alcalá del Valle*. Cette mesure, non de clémence, mais de prudence, vient à point à la veille du voyage d'Alphonse en France.

Cela n'empêche aucunement la « garde civique » de continuer ses brutalités à l'égard des prisonniers. A Bilbao, l'ouvrier *Manuel Urena* vient d'être déshabillé par la police et battu de telle sorte qu'il est resté comme mort pendant près d'une heure. Comme il se plaignait au chef de la police, celui-ci haussa les épaules et se mit à rire.

ITALIE

Les ouvriers boulangers de Rome sont en grève. Naturellement les patrons ont réclamé des soldats que les autorités ont immédiatement envoyés pour remplacer les grévistes.

Le journal *l'Agitazione* est particulièrement en butte aux persécutions gouvernementales. Chaque numéro est saisi et poursuivi. Mais les camarades ne perdent pas courage.

Il y a en ce moment une grande agitation qui s'est créée pour délivrer les victimes de 98. Un manifeste vient d'être publié. De nombreux meetings ont eu lieu.

ARGENTINE

A *Cordoba* et à *Villa Dolores*, la presse signale chaque jour des vols commis par gros employés du gouvernement. L'autorité russe, au courant de ces larcins, n'a naturellement pas bronché. Par contre, elle ne manque pas de servir chaque fois que l'occasion s'en présente, contre les anarchistes.

Le *viaticum* de la Section des Bourses : a) L'office national ouvrier de Statistique et de placement ;

c) Le placement gratuit des Bourses du Travail ;

d) La circulaire Waldeck-Rousseau ;

c) Questions administratives diverses.

Si quelques Bourses ou Unions locales de Syndicats pensaient qu'il y ait lieu de faire figurer à l'ordre du jour définitif de cette conférence d'autres questions, elles voudront bien nous les faire parvenir au plus tôt afin que le Comité, s'il est nécessaire, lance une nouvelle et dernière circulaire pour la fin du mois d'août.

ETATS-UNIS

Que ce soit sous le régime républicain ou sous le régime despote, les gouvernements sont décidément tous les mêmes.

Le matelot italien *Amadeo Stovace*, ayant déserté pendant sa permanence dans le port de Saint-François de Californie, la police du consulat italien le signala aussitôt aux autorités américaines. Arrêté immédiatement il fut mis à la disposition du consul qui naturellement le renvoya aux autorités italiennes.

Voilà de quelle façon la République des Etats-Unis pratique l'hostilité à l'égard des étrangers.

Jean Turner vient d'être expulsé de New-York pour avoir écrit un article sur le mouvement anarchiste, anglais.

La liberté de penser, on le voit, est presque aussi respectée dans la République américaine que dans la nôtre.

COMMUNICATIONS

Le camarade Robinet, qui prit l'initiative de publier un manifeste à l'occasion du 14 juillet — manifeste qui ne parut pas faute de fonds — avertit les camarades que le peu d'argent reçu par lui a été versé à la *Jeunesse Syndicaliste*.

Promenade des écoles libertaires. — Le dimanche 31 juillet 1904. Départ à 8 heures du matin, place de la République, devant la statue Grand Breach. Retour à 11 heures du soir. Emporter ses vivres pour la journée.

But : Garches-Vaucresson, prix, transport et rafraîchissement compris, 1 fr. 50.

Envoyer adhésions et fonds au plus tard le dimanche 24 juillet, à Roussel, 82, rue de Belleville, Clément, 17, rue Michel Bizot.

La salle est à ciel ouvert.

Entrée 30 centimes pour couvrir les frais.

Causeuses Populaires du XI^e, 5, cité d'Angoulême. — Mercredi 27 juillet 1904, à 8 h. 1/2, causeuse sur *La Loyauté scientifique*, par Paraf-Javal.

Les libertaires de Saint-Ouen. — Le samedi 23 juillet, salle Gambrinus, 16, avenue des Baignoilles, à 8 h. 1/2 du soir, réunion. Sujet traité : *Le Syndicalisme*.

P. S. de F. — La section du XVII^e, réunie en assemblée ordinaire, sous la présidence du citoyen Meigrani, envoie une adresse de sympathie aux victimes brestoises, tombées sous les balles fratricides de la bourgeoisie capitaliste, pour abattre la puissance ouvrière, voulent au mépris public les adulateurs des tyans modernes, sous quelque étiquette qu'ils se présentent, lever la séance au cri de « Vive l'internationale ouvrière ! A bas les exploiteurs de tous pays ! A bas les tsars ! »

Les membres de la Société, les plombiers réunis, à base communiste, informer les camarades qu'ils ont émis des bons de 25 francs afin d'obtenir le capital de deux mille francs nécessaire, ayant la marchandise et le matériel.

Ces bons remboursables au pair un an et demi après la souscription peuvent être pris par paiement de deux francs au gré du souscripteur auquel reçu sera donné.

Ils pensent que les camarades voudront faire leur possible pour contribuer à leur affranchissement patronal et que leur appel sera entendu de tous ceux qui croient la chose bonne : envoyer lettre et fonds au camarade délégué E. Gourdon, 74, rue des Entrepreneurs, XV^e.

Les libertaires des 4-Chemin. — Samedi 23 juillet, 8 h. 1/2, salle Cléry, 1, rue des Ecoles. Discussion entre les camarades. Organisation d'une ballade de propagande.

LYON, — *Groupe Social*. — Tous les camarades du groupe sont priés d'assister à la réunion qui aura lieu le samedi 23 juillet, à 8 h. 1/2, caïe Bordat, 17, rue Paul Bert, section théâtrale. Dimanche, 24 juillet, à 8 h. 1/2 du soir, même salle, réunion de la section de propagande.

Un camarade du groupe, allant à St-Étienne le 14 et 15^e aout, désirerait savoir à quel endroit et heure se réunissent les camarades libertaires de cette ville.

Lyon, — Groupe libertaire Germinal. Les camarades sont instamment priés d'assister à une réunion, dimanche 24 juillet, à deux heures, chez Bordat, sujet à examiner : Action des anarchistes dans l'internationale antimilitariste.

Marseille, — Samedi 24 juillet, à 9 heures du soir, réunion au bar Frédéric, rue d'Aubagne, 11. Causeuse. — Dispositions à prendre au sujet des résolutions du Congrès antimilitariste d'Amsterdam. — Il serait nécessaire que les camarades viennent nombreux à cette importante réunion.

St-Servan, — Un groupe de libertaires vient de se constituer ici, les réunions des camarades auront lieu tous les samedis soirs, à 8 h. 1/2. Appel est fait à tous ceux qui pensent que l'étude des questions sociales est nécessaire, pour venir grossir et fortifier notre noyau. On trouvera au siège du groupe les journaux anarchistes.

camarade Coudray ; vendredi 29, F. Nathan : le Style comme expression de l'Etat social avec projections.

L'Education libre, 26, rue Chapon. — Nous prions les camarades ayant souscrit à la brochure n° 3 (déclaration d'Emile Henry) de vous bien patienter car il n'y a encore que 4.000 brochures de souscrites et il en faut 20.000 pour les faire tirer ; si toutefois il ne nous était pas possible de faire tirer malgré notre bonne volonté, nous prions le camarade de bien vouloir nous dire s'il faudrait leur renvoyer l'argent ou bien leur mettre en place des brochures n° 2, nous n'en sommes pas, nous croyons, encore là, mais peut-être que si ça continue nous y arriverons, ceci ne dépend que des partisans de la propagande éducative.

Causeuses Populaires du XVII^e, 30, rue Muller. — Lundi 25 juillet 1904, à 8 h. 1/2, causeuse sur *La formation de l'être moral*, par un philosophe positiviste.

Causeuses Populaires du XI^e, 5, cité d'Angoulême.

Mercredi 27 juillet 1904, à 8 h. 1/2, causeuse sur *La Loyauté scientifique*, par Paraf-Javal.

Les libertaires de Saint-Ouen. — Le samedi 23 juillet, salle Gambrinus, 16, avenue des Baignoilles, à 8 h. 1/2 du soir, réunion. Sujet traité : *Le Syndicalisme*.

P. S. de F. — La section du XVII^e, réunie en assemblée ordinaire, sous la présidence du citoyen Meigrani, envoie une adresse de sympathie aux victimes brestoises, tombées sous les balles fratricides de la bourgeoisie capitaliste, pour abattre la puissance ouvrière, voulent au mépris public les adulateurs des tyans modernes, sous quelque étiquette qu'ils se présentent, lever la séance au cri de « Vive l'internationale ouvrière ! A bas les exploiteurs de tous pays ! A bas les tsars ! »

Les membres de la Société, les plombiers réunis, à base communiste, informer les camarades qu'ils ont émis des bons de 25 francs afin d'obtenir le capital de deux mille francs nécessaire, ayant la marchandise et le matériel.

Ces bons remboursables au pair un an et demi après la souscription peuvent être pris par paiement de deux francs au gré du souscripteur auquel reçu sera donné.

Ils pensent que les camarades voudront faire leur possible pour contribuer à leur affranchissement patronal et que leur appel sera entendu de tous ceux qui croient la chose bonne : envoyer lettre et fonds au camarade délégué E. Gourdon, 74, rue des Entrepreneurs, XV^e.

Les libertaires des 4-Chemin. — Samedi 23 juillet, 8 h. 1/2, salle Cléry, 1, rue des Ecoles. Discussion entre les camarades. Organisation d'une ballade de propagande.

LYON, — *Groupe Social*. — Tous les camarades du groupe sont priés d'assister à la réunion qui aura lieu le samedi 23 juillet, à 8 h. 1/2, caïe Bordat, 17, rue Paul Bert, section théâtrale. Dimanche, 24 juillet, à 8 h. 1/2 du soir, même salle, réunion de la section de propagande.

Un camarade du groupe, allant à St-Étienne le 14 et 15^e aout, désirerait savoir à quel endroit et heure se réunissent les camarades libertaires de cette ville.

Lyon, — Groupe libertaire Germinal. Les camarades sont instamment priés d'assister à une réunion, dimanche 24 juillet, à deux heures, chez Bordat, sujet à examiner : Action des anarchistes dans l'internationale antimilitariste.

Marseille, — Samedi 24 juillet, à 9 heures du soir, réunion au bar Frédéric, rue d'Aubagne, 11. Causeuse. — Dispositions à prendre au sujet des résolutions du Congrès antimilitariste d'Amsterdam. — Il serait nécessaire que les camarades viennent nombreux à cette importante réunion.

St-Servan, — Un groupe de libertaires vient de se constituer ici, les réunions des camarades auront lieu tous les samedis soirs, à 8 h. 1/2. Appel est fait à tous ceux qui pensent que l'étude des questions sociales est nécessaire, pour venir grossir et fortifier notre noyau. On trouvera au siège du groupe les journaux anarchistes.

LYON, — *Groupe Social*. — Tous les camarades du groupe sont priés d'assister à la réunion qui aura lieu le samedi 23 juillet, à 8 h. 1/2, caïe Bordat, 17, rue Paul Bert, section théâtrale. Dimanche, 24 juillet, à 8 h. 1/2 du soir, même salle, réunion de la section de propagande.

Un camarade du groupe, allant à St-Étienne le 14 et 15^e aout, désirerait savoir à quel endroit et heure se réunissent les camarades libertaires de cette ville.

Lyon, — Groupe libertaire Germinal. Les camarades sont instamment priés d'assister à une réunion, dimanche 24 juillet, à deux heures, chez Bordat, sujet à examiner : Action des anarchistes dans l'internationale antimilitariste.

Marseille, — Samedi 24 juillet, à 9 heures du soir, réunion au bar Frédéric, rue d'Aubagne, 11. Causeuse. — Dispositions à prendre au sujet des résolutions du Congrès antimilitariste d'Amsterdam. — Il serait nécessaire que les camarades viennent nombreux à cette importante réunion.

St-Servan, — Un groupe de libertaires vient de se constituer ici, les réunions des camarades auront lieu tous les samedis soirs, à 8 h. 1/2. Appel est fait à tous ceux qui pensent que l'étude des questions sociales est nécessaire, pour venir grossir et fortifier notre noyau. On trouvera au siège du groupe les journaux anarchistes.

LYON, — *Groupe Social*. — Tous les camarades du groupe sont priés d'assister à la réunion qui aura lieu le samedi 23 juillet, à 8 h. 1/2, caïe Bordat, 17, rue Paul Bert, section théâtrale. Dimanche